

Espace FARABI

Livret de la mémoire en partage 2008/2009



Ce livret a été réalisé avec le concours de Messieurs
ABBACHE, ABDDOULRAHMAN, ARFAOUI, AMOR, BEN
SLIMANE, BEN YEDDER, BOUNEDJAR, DJAAFAR
Publication « les cahiers de l'ATF »
Avec le soutien de



 île de France

 MAIRIE DE PARIS



Association des Tunisiens en France.
130, rue du Faubourg Poissonnière. 75010 Paris.
Tél.: 01.45.96.04.06 Fax: 01.45.96.03.97,
Email atf@free.fr

Sites : <http://www.femmes-histoire-immigration.org/>

Espace FARABI, 16, rue Demarquay 75010 Paris
Tel: 01 40 35 57 96, Email : espace.farabi@laposte.net

Association des Tunisiens en France
130, rue du Faubourg Poissonnière - 75010 Paris
01 45 96 04 06 / Email: atf@free.fr

N°ISBN : 97862695326046063
Tous droits de reproduction réservés

Introduction

En proposant aux migrants âgés qui fréquentent l'Espace Farabi de partager, entre eux et, avec celles et ceux qui découvriront ces récits, des souvenirs de leurs parcours, et de ce qui les a marqués et intéressés, nous avons voulu en premier lieu les amener à oser parler d'eux et raconter leurs souvenirs

En leur donnant la parole et en proposant de la partager avec eux, nous voulons réhabiliter leur présence dans l'espace public comme citoyens à part entière, partie prenante du «vivre ensemble» et porteurs d'une partie de la mémoire collective.

Nous avons souhaité que cette prise de parole soit collective à l'instar des ateliers des ateliers des savoirs citoyens mais la plupart des volontaires pour raconter et témoigner ont préféré des entretiens individuels, plus en adéquation avec leur pudeur.

En majorité, ils ont exprimé leur volonté de ne pas aborder publiquement des questions comme les «diens avec la famille restée au pays ou l'éducation des enfants» alors qu'ils vivent loin. Par respect de cette volonté, le livret de la mémoire en partage rassemble des récits de souvenir lors d'entretiens conviviaux avec des questions ouvertes invitant à raconter.

Dans ces entretiens nous avons posé à chacun la même série de questions avec comme fil conducteur sa propre histoire, ses impressions et son avis sur son parcours.

Pour leur disponibilité et l'effort que la plupart ont fait sur eux mêmes pour témoigner, nous voulons leur dire à tous et à chacun merci de nous avoir fait confiance.

Mohamed SMIDA
Chef de service Médiation de l'ATF

Monsieur ABBACHE
Algérien né le 26 mars 1946
Domicilié dans le 18^{ème}
En France depuis 1969

Marié mais épouse et enfants sont restés en Algérie

Monsieur ABBACHE fréquente «l'espace Farabi» depuis quelques mois. Il a accepté de témoigner et de raconter une histoire qui pour lui pèse lourd.

• Comment a-t-il eu l'idée de venir en France !

Avant de parler de ma venue en France et pour quelles raisons, j'aimerai commencer par raconter comment c'était, avant, en Algérie .

Au plus loin que je me souviens, on vivait à la campagne mon père était agriculteur du côté de Blida, il était riche et la maison était ouverte à tous. On avait des vaches, des chèvres, des brebis et beaucoup de terre cultivées. Tous les pauvres de la région venaient chez nous, celui qui avait faim mangeait et pouvait emporter ce qu'il voulait. J'étais petit mais je m'en souviens, mon père disait c'est Dieu qui donne c'est lui qui prend, mon père était instruit.

Un jour, j'étais encore enfant, alors qu'on jouait avec une balle en bois et des bâtons, (un jeu qui ressemble au hockey) on était deux équipes de quatre joueurs, nous avons vu arriver des soldats.

On ne savait pas que c'était des soldats, on n'en avait jamais vu dans notre montagne. On s'était enfuis et on est rentrés en courant pour raconter ce qu'on avait vu. Mon père qui avait fait son service l'armée française nous a alors dit que c'était des soldats de l'armée française, qu'il fallait qu'ils allaient partir et ils ne sont pas restés.

Quelques temps après, c'est l'armée de libération nationale qui est venue mais les soldats étaient différents, ils étaient habillés avec des djellabas et non en uniforme.

Contrairement aux premiers, les soldats de l'armée de libération se sont installés pas très loin du village, ont acheté des produits et demandé que les femmes leur fassent à manger. J'ai entendu dire qu'ils combattaient les français.

Un jour, ça devait être en 1954/1955, notre village a été bombardé et beaucoup de militaires, la légion étrangère, sont venus et nous ont donné 24 heures pour partir. On a laissé terre et bétail et mon père a seulement emporté de l'argent avec lui, on n'avait pas le choix.

Nous sommes allés à Blida voir des cousins de mon père mais les choses se sont moins bien passées qu'il l'espérait. Certains parmi eux étaient artisans d'autres des gens lettrés alors que nous sommes agriculteurs. On s'est finalement installés à Blida chez d'autres parents pour quelques temps puis dans une maison que mon père a achetée.

J'ai été scolarisé dans une école payante, c'était un cheikh qui nous enseignait je n'avais pas cours jeudi et dimanche. Quand je n'avais pas école, je faisais du commerce pour aider ma famille.

J'achetais des fruits et des légumes en petites quantités et je les revendais. J'avais la Baraka car je gagnais bien, même en vendant à crédit et en donnant aux nécessiteux, je gagnais pas mal d'argent et ça m'étonnait. J'en avais parlé à mon père qui m'a dit que c'était l'œuvre de Dieu et qu'il fallait continuer.

A 12/13 ans, j'ai arrêté l'école et je me suis consacré au commerce. Je travaillais bien et je gagnais honnêtement. J'ai ouvert une boutique, j'avais des employés et tout allait bien.

Après l'indépendance en 1962, j'ai commencé à avoir des problèmes avec des policiers qui voulaient que je les paie, ou que je ne les fasse pas payer la marchandise. Je refusais et ils cherchaient des prétextes pour m'embêter.

Un jour, il y a eu une dispute et l'un d'eux m'a insulté de manière trop blessante, on s'est battus et je l'ai blessé grièvement. J'ai été arrêté et heureusement pour moi, j'ai été sauvé par un responsable de l'ALN.

Mon père connaissait cet homme qui n'a pas voulu couvrir les abus de ces policiers. Mais ce n'est pas pour ça que je suis venu en France.

Pour la France, C'est quelqu'un que j'ai connu à la boutique qui était revenu de France et qui n'arrêtait pas de m'en parler. A l'entendre, quand on débarquait en France il suffisait de se baisser pour ramasser de l'argent. Il disait que lui a été expulsé pour des raisons de racisme. Je le croyais à peine mais l'idée d'aller voir comment c'est en France me travaillait.

Un jour, ça devait être à l'automne 1968, j'ai trouvé par hasard une petite boîte que j'ai ouverte, elle contenait une feuille de papier écrite avec des écritures bizarres, je l'avais montrée à un vieux qui m'a dit que c'était de la magie; je l'ai jetée dans la rivière mais je crois que c'était trop tard car depuis ce jour là ma vie a basculé.

Les choses ont mal tourné je n'arrivais plus à vendre ce que j'achetais, rien ne se vendait même à perte. Au bout de quelques mois, je me suis séparé des employés qui travaillaient avec moi et j'ai arrêté le commerce.

Cette histoire m'a tellement travaillé que je me prenais souvent la tête entre les mains pour réfléchir sur ce qui m'arrivait.

Un jour, alors que je tournais en rond dans ma tête j'ai fais une sorte de rêve éveillé, je me voyais sur une route que je devais suivre et sui tournait à droite puis à gauche à n'en plus finir.

Après plusieurs tournants, je me suis trouvé devant une série des portes que je devais ouvrir pour avancer, j'en ouvert je ne me souviens plus combien et avant d'arriver au bout, j'ai été ramené à la réalité par ma mère qui m'a fait une scène mémorable me traitant de tous les noms et me reprochant de ne rien faire d'utile.

Ce n'était pas pour l'argent car elle en avait mais pour elle un homme doit travailler et ne pas se laisser abattre.

Je l'ai laissée parler sans lui répondre, j'avais beaucoup de peine, et quand elle a fini, je me suis habillé, j'ai pris une valise que j'avais préparé, de l'argent que j'avais mis de côté et je suis parti directement à l'aéroport.

L'avion pour Paris coutait 900 dinars. C'était beaucoup et peu de gens prenaient l'avion à l'époque mais je l'ai pris.

On m'avait dit aussi qu'il fallait faire un carnet de vaccination, ce que j'ai fait faire et j'ai pris l'avion pour Paris.

Ce qui l'a le plus marqué à son arrivée en France !

• A l'arrivée à Orly, le 21 avril 1969 vers 18h30, la porte automatique ne s'ouvrait pas pour moi alors qu'elle s'ouvrait pour les autres. C'était incompréhensible et même le policier a dit « **nom de Dieu, c'est pas possible** » et il m'a fait sortir par une porte de côté. Pour moi c'était le signe que je ne m'en sortirais pas dans ce pays et que les portes ne s'ouvriraient pas.

• Je me souviens aussi que je réalisais que j'arrivais dans pays où je ne connaissais personne, où je n'avais pas de maison, pas d'amis et où je ne savais pas ce que j'allais faire. J'avais pris avec moi de l'argent mais je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire. J'étais un peu perdu. En fait j'ai fui l'Algérie et je ne savais pas ce qui m'attendait mais il fallait que je parte.

• A la sortie, j'ai pris le bus 215, jusqu'à Denfert-Rochereau c'est l'expulsé de France qui m'avait indiqué le bus à prendre et à Denfert-Rochereau, j'ai demandé à un Arabe où je pouvais trouver des arabes et il m'a accompagné jusqu'à La chapelle.

A la chapelle, c'était comme en Algérie, Il y avait beaucoup d'arabes et je me suis demandé si c'était bien en France.

Au 84, boulevard de la chapelle il y avait un petit restaurant et comme je n'avais pas mangé depuis le matin, j'y suis entré et j'ai commandé du poulet rôti.

Au moment de payer, je n'avais que de l'argent algérien et le restaurateur et ses aides ont voulu me prendre tout mon argent mais je me suis battu avec eux et j'ai pris la fuite en courant.

Au bout d'un moment, alors que j'étais à bout de souffle, j'ai vu une enseigne où c'était marqué hôtel, j'y suis entré. J'ai eu de la chance; c'était une vieille dame française qui tenait cet hôtel rue Clignancourt et qui m'a fait confiance sans me connaître.

Elle a du remarquer que j'étais bien habillé mais que je débarquais à peine et que je risquais de mal tomber.

Je lui ai raconté mon histoire elle m'a donné une chambre, accepté l'argent algérien et m'a même fait de la monnaie en francs. Une fois dans ma chambre, je me suis remis à penser à ce que j'allais faire. J'ai revu la scène de ma mère et mon départ sur un coup de tête et je me suis rendu compte que je n'avais même pas dit au revoir à mon père.

Le lendemain de mon arrivée, j'ai commencé à chercher du travail et la vieille dame m'a donné une adresse à laquelle je me suis rendu mais le patron qui m'avait pris au début pour un français s'était rendu compte que je ne l'étais pas et m'a traité avec mépris en me disant «algérien hein, pourquoi tu es venu en France ? » Ça a chauffé dans ma tête, je l'ai insulté et suis parti.

Je me suis alors rappelé que je connaissais quelqu'un de Blida qui m'avait écrit une lettre de Gennevilliers en France et j'ai demandé où cela se trouvait. On m'a dit qu'il fallait prendre le bus 139 à la porte de Clichy qui était le terminus du métro à ce moment là.

J'ai demandé au conducteur du bus 139 de m'indiquer l'arrêt Gennevilliers et il m'a fait descendre dans un bidonville. C'était comme au pays et même pire, c'était des baraquements avec des commerces et cafés où on trouvait de tout et n'importe quoi.

Dans ce monde à part, j'ai cherché l'homme que je connaissais de Blida et qui m'avait écrit et quand je l'ai retrouvé ça m'a fait beaucoup de bien car au moins j'avais quelqu'un avec qui parler.

Ses premiers emplois !

Quand j'ai trouvé le copain de Blida et le groupe qui était avec lui, j'ai travaillé quelques jours mais c'était dur et pas bien payé et je me suis mis à chercher ailleurs.

Un jour j'ai trouvé un chantier aux Champs Elysée où il n'y avait que des arabes qui travaillaient, j'ai demandé s'il y avait de la place, ils m'ont aidé à me faire embauche mais je n'ai travaillé que cinq jours avec eux et je suis parti.

ils voulaient que je fasse leur travail et jouaient aux chefs avec moi, j'ai dû me battre avec eux.

Le chef du chantier m'a donné raison m'a payé et m'a renvoyé car ils étaient six et il avait besoin d'eux

Par la suite j'ai trouvé du travail dans une usine qui fabriquait des batteries. J'ai vite appris le travail et mes chefs étaient contents de moi parce que j'avais trouvé une astuce pour travailler vite et bien, le chef m'a même accordé la possibilité d'arriver à l'heure que je voulais à condition de faire mes dix heures. Par la suite j'ai entendu dire qu'à l'usine Citroën on gagnait plus et j'ai été me faire embaucher comme machiniste.

En septembre 1969, j'ai été embauché comme machiniste à l'usine de fabrication de pièces automobile à la chaîne. On devait faire 19 pièces à l'heure et on faisait les trois huit. Je travaillais vite et bien, plus vite que les autres et ça m'a fait des ennemis. Ceux qui travaillaient avec moi à la chaîne ont commencé à me faire des problèmes mais j'ai travaillé à l'usine jusqu'en 1973.

Son premier retour en Algérie !

Je suis rentré en Algérie en 1970 en catastrophe car quelqu'un de malveillant avait raconté à mon père que j'étais à l'hôpital alors que je travaillais et je gagnais de l'argent, je l'ai appris et j'ai appelé mon père pour le rassurer mais il n'a jamais voulu croire que c'était moi malgré tous les détails que je donnais, alors je suis rentré pour le rassurer et rassurer ma mère.

Je suis arrivé le jour même de mon appel du matin et mon père a été surpris et très ému. Il en avait perdu un moment la voix. C'était la fête à la maison et toute la famille et les voisins sont venus me saluer. Je ne suis resté que quelques jours et je suis revenu.

Au retour, j'ai perdu mon poste au travail car je me suis absenté plus de 24 heures sans raison et c'était suffisant pour perdre son travail.

Poursuivi par le mauvais sort ?

J'ai cherché du travail ailleurs mais toutes les portes se fermaient devant moi alors que tous les autres travaillaient et même quand j'ai trouvé du travail aux abattoirs de Levallois, manque de chance pour moi, le premier camion que je devais décharger était rempli de porcs et j'ai refusé d'y toucher et suis parti.

•A cette époque là j'étais jeune, j'avais 24 ans et je n'avais pas le recul nécessaire et j'ai refusé ce travail.

Durant des mois, je n'arrivais pas à trouver du travail et ça m'a renforcé dans l'idée que j'étais victime de quelque chose de pas normal. Je me suis alors rappelé une histoire qui m'était arrivée alors que j'étais très petit c'était en 1950 ou 1951 et qu'on m'avait raconté plus tard.

Selon cette histoire, une « Djinnia » m'était apparue sous forme humaine et m'avait ramené à la maison un jour que je m'étais perdu et avait dit qu'elle attendrait que je sois grand pour m'épouser et comme j'ai refusé elle m'avait promis que j'en subirais les conséquences.

Voyage en Alsace !

Comme je n'arrivais plus à trouver du travail, j'ai fini par croire que la « Djinnia » mettait sa menace à exécution. Je pensais à ça tout le temps mais je n'osais pas le dire de crainte qu'on se moque de moi.

Un jour, alors que mes économies commençaient à s'épuiser, j'ai rencontré un jeune homme de Blida dénommé Miloud qui ne trouvait pas de travail non plus alors qu'il était menuisier. On s'est racontés nos déboires et nous avons décidé, pour conjurer le sort, de faire équipe et de prendre le premier train qui nous amènerait le plus loin de Paris et d'Alger, vers le nord ou l'est de la France et on a pris le train à la gare de l'est pour Mulhouse.

C'était en 1971, je crois que c'était au mois d'avril/mai, je me souviens qu'une vieille dame française lui avait proposé vieux un manteau d'hiver long et encore utilisable, elle l'avait pris pour un mendiant et qu'il l'avait refusé mais sachant qu'on allait dormir dehors, je l'avais pris.

Dans le train, on voulait descendre à Belfort mais un français d'Algérie nous a interpellés en arabe nous demandant où on allait et du coup nous avons décidé d'aller encore plus loin, car ce français d'Algérie descendait à Belfort.

Arrivés à Mulhouse, comme on avait très peu d'argent, on s'est installé mis dans un jardin public. Il y avait de l'eau pour boire, on mangeait peu et on dormait à la belle étoile.

.Au bout de quelques jours, mon copain a trouvé du travail et pas moi.

Ce n'est qu'au bout de plusieurs semaines que j'ai trouvé du travail avec une marchande de fruits et légumes, comme je parle arabe, les clients arabes venaient acheter chez elle et on travaillait bien. Par la suite, nous avons pu trouver un logement chez un algérien marié avec une allemande et qui avait des chambres à louer dans un petit hôtel. Ça nous coutait 100 francs par mois.

Je suis resté en Alsace jusqu'en septembre 1973 car j'ai trouvé du travail à l'usine Citroën à Mulhouse avec mon certificat de travail de Paris, ils étaient d'ailleurs étonnés que je ne sois pas venu avant.

En septembre 1973, je suis rentré en Algérie pour me marier. C'est ma mère qui a trouvé mon épouse. Moi je ne la connaissais pas mais elle s'était renseignée sur sa famille.

Par un hasard extraordinaire, mon père avait connu le père de ma femme en prison en 1936. Mon père qui avait été militaire et avait été envoyé au Maroc se battre lors de la guerre au Maroc en 1931/1933 s'était battu avec un gendarme, je ne me souviens plus pourquoi, mais il a été mis en prison c'est là qu'il avait connu mon beau-père et Ils s'étaient perdus de vue et ne se sont retrouvés que lors des fiançailles.

Ma femme était toute jeune, elle avait dix-sept ans à peine mais je me suis marié pour faire plaisir à ma mère.

Retour en région parisienne .

Je suis revenu en France, peu de temps après, avec le projet de travailler un peu, acheter une camionnette et repartir m'installer au pays pour refaire du commerce.

A l'arrivé on m'avait dit qu'à l'usine Chausson, ils embauchaient, je m'y suis rendu et j'ai été pris.

J'ai fait un petit stage et j'ai travaillé , c'était un très bon poste .

J'étais content de mon travail et je gagnais bien ma vie et j'y resté jusqu'en 1977.

Je faisais des retours réguliers au pays et tout allait bien et j'habitais Asnières. J'avais même commandé une camionnette pour rentrer définitivement au pays.

En 1975, j'ai perdu mon père, je suis rentré en catastrophe et ça m'avait fait beaucoup de peine et m'a beaucoup perturbé. J'étais un peu perdu et même si je travaillais, j'étais très préoccupé d'autant que j'étais l'aîné de la famille

Victime d'un accident grave !

Le 2 octobre 1977, alors que j'étais en Algérie, j'ai eu une vision d'une « Djinnia » qui voulait me capturer et qui m'avait menacé de me tuer ou de me rendre invalide si je ne l'accompagnais pas. Alors j'ai décidé d'accélérer les choses et je m'étais fixé la date de décembre 1977 pour rentrer définitivement.

Je suis revenu le 3 octobre pour reprendre le travail, mais avant de prendre mon poste, je suis entré dans un café, à côté de la cantine du travail et j'ai vu Albert, un type qui travaillait avec moi.

Albert était un type bizarre, des fois il avait des armes, un pistolet, une grenade et il s'amusait à jouer avec.

Ce jour là, le 3 octobre 1977, avant de reprendre mon travail, j'étais entrain de lire le journal « El moujahid », journal algérien que j'avais ramené avec moi, quand un ami surpris de me voir m'a interpellé et je me suis retourné pour lui parler et j'ai cru ma tête a éclaté. 'ai perdu connaissance. On m'a raconté après que j'avais été touché par une balle.

Il paraît qu'on m'avait sorti du café pour dire que j'avais été touché dehors et qu'une femme, qui avait assisté à l'accident, et avait appelé la police avait dit que j'avais été touché à l'intérieur.

A l'hôpital, je suis resté d'octobre 1977 à février 1978 et j'en suis sorti avec un œil en moins et des maux de tête insoutenables. J'ai été opéré cinq fois et je n'ai jamais pu récupérer mon œil.

J'ai beaucoup souffert depuis, j'ai l'impression que ma vie a basculé ce 3 octobre 1977 j'ai été maltraité à l'hôpital, j'ai été envoyé à l'hôpital Sainte-Anne et on m'avait même mis à la porte alors que je n'étais même pas capable de m'habiller ni de marcher.

Des suites judiciaires ?

Oui il y a eu un procès et j'ai eu l'impression que c'était mon procès alors que j'étais victime. Le juge m'a même demandé si je n'étais pas alcoolique alors que je n'ai jamais goûté à l'alcool ou aux vins. Bref ce n'était pas une justice qui a été rendue.

Même mes avocats ne m'ont pas aidé et je n'ai pas été écouté par le consulat d'Algérie. Je n'ai eu que du mépris par tous ceux qui étaient censés m'aider à obtenir mes droits.

Invalidité ?

Après cinq années de soins d'un hôpital à l'autre, j'ai été déclaré invalide en 1982 je suis resté en invalidité et je touchais une petite pension.

Jusqu'à 2006, je ne touchais pas grand-chose alors que j'aurais du toucher une indemnisation d'au moins deux millions de francs et que le premier jugement était en ma faveur et ont décidé d'un dédommagement.

Il y a eu un appel et moi j'étais malade en soins d'un hôpital à un autre et je ne sais pas ce qui c'est passé.

Mon avocate a disparu et, longtemps après je en sais toujours pas comment j'ai perdu tout ça.

Je ne sais pas comment les choses se sont enchaînées mais j'ai perdu ma vue et mon indemnisation et je suis resté durant des années en traitement sous morphine contre les maux de tête.

Ça me soulageait mais en même temps je perdais toutes mes forces.

En 1989, pour conjurer le sort, j'ai fait le pèlerinage à la Mecque et, sur place, j'avais perdu mes médicaments.

J'avais une ordonnance mais le pharmacien égyptien ne comprenait pas le français et j'a du me passer de médicaments. Par la grâce des lieux saints, les maux de tête ont disparu.

Perspectives après la retraite en 2006 ?

Depuis 2006 je suis à la retraite, Je préfère être en Algérie mais je suis malade par ailleurs et je dois rester ici pour mes soins et aussi pour récupérer mes droits.

Je rentre en Algérie assez souvent mais je ne reste pas longtemps.

J'espère que vous allez m'aider à récupérer mes droits. J'ai apporté certains documents à la permanence mais j'en ai d'autres.

Monsieur ABDOULRAHMAN

Egyptien 60 ans

En France depuis 1979

3 enfants nés en France (encore en bas-âge)

Domicilié Paris 10^{ème}

Monsieur Kamel connaît l'ATF depuis quelques années

Il a fréquenté la permanence juridique pour la régularisation de la situation de son épouse puis pour la préparation de sa propre retraite.

Venu à l'Espace FARABI après l'ouverture, il a participé aux ateliers des savoirs citoyens et témoigne volontiers de son parcours

Comment l'idée de venir en France lui est venue !

Quand j'étais étudiant en Egypte, à l'université d'Elazhar, j'ai étudié le Français. Je m'étais rendu au centre culturel français et j'ai été bien accueilli. Après mon diplôme en commerce, j'ai accompli mon service militaire que j'ai terminé en 1978.

Par la suite, j'ai travaillé dans une compagnie d'assurance pendant cinq mois mais l'ambiance était détestable et j'ai démissionné.

On me faisait faire mon travail plus celui des chefs directs. Une grosse pression y régnait sur les nouveaux et les subalternes ; j'ai refusé d'être mal traité et j'ai été injustement sanctionné d'où ma décision de quitter le pays et naturellement j'ai pensé à la France. J'ai souffert pour avoir mon visa mais j'ai fini par l'obtenir suis venu en France.

Ce qui l'a marqué le plus à son arrivée en France la première fois ?

Je suis arrivé en octobre 1979 à 16h30. De l'aéroport Charles De Gaulle, j'ai pris le bus 215 jusqu'à la porte d'Orléans.

Je me souviens que j'avais faim et j'ai cherché le restaurant de la cité universitaire. On m'avait dit en Egypte, au centre culturel français qu'il était abordable, j'ai demandé mon chemin et je me suis rendu au restaurant Universitaire.

Mon frère aîné m'avait donné 1000F, ce qui était beaucoup à l'époque et j'avais un peu de marge

Là-bas, j'ai rencontré des étudiants algériens, marocains et tunisiens qui m'ont indiqué où je pouvais trouver un logement.

J'ai habité dans un hôtel tenu par un kabyle et j'avais une chambre de 3m2, à l'hôtel habitaient des ouvriers qui travaillaient et avaient un rythme de vie réglé : travail le jour, repas, sommeil et le lendemain à nouveau travail, sept jours sur sept.

Je me souviens que dans cet hôtel, le patron avait un système de surveillance électrique qui lui permettait de détecter toute utilisation de l'électricité et que Pour faire du café ou du thé je devais dévisser l'ampoule car sinon il l'aurait su.

Ce qui a marqué sa première période de séjour en France

Mes économies se sont amenuisées et j'ai commencé à chercher du travail. Sur les conseils d'un ami tunisien qui avait un restaurant, on m'avait indiqué qu'à Montrouge il y avait des Egyptiens qui travaillaient dans la distribution de prospectus publicitaires.

Effectivement, j'ai trouvé dans un grand dépôt plusieurs équipes qui se formaient au hasard des jours. On m'a conseillé d'être présent à 6h30 ou au maximum à 7h pour pouvoir travailler.

J'ai travaillé mon premier jour avec un français qui s'appelait Jean Jacques et sa sœur Patricia. On était 2 égyptiens, on travaillait à Montrouge, Arcueil, Bagneux et Massy.

On distribuait 2500 à 3000 prospectus par jour et on était payé en liquide 40 Fr par jour .

Lutte collective pour la régularisation de sans papiers!

Au bout de quelques mois, de travail, il y'a eu un contrôle de l'inspection du travail suite à un conflit entre le patron de la boîte et le syndicat CFDT.

Le patron a refusé de régulariser la situation de ceux qui travaillaient sans papiers sans déclaration. On était nombreux et nous avons fait un mouvement d'occupation du dépôt et de grève qui a duré plusieurs jours.

En même temps un autre groupe à Bastille faisait le même mouvement- cela a duré 20 jours. C'est grâce à cela que nous avons eu des papiers en 1981 (récépissé d'un an).

Grâce à l'action du syndicat, nous sommes devenus employés directement du grand patron.

En 1982, il y'a eu un regroupement au sein d'une grande société appelée Mille Diffusion. Durant cette période, j'ai perdu ma mère mais je n'ai été informé qu'après 10 jours.

Mon grand frère n'a pas voulu que l'on m'informe. Mon premier retour en Egypte en 1985 au moment où le patron nous avait mis au chômage.

Au niveau logement, je suis resté à Ménilmontant jusqu'en 1986, puis j'ai déménagé dans le 10^{ème} jusqu'à nos jours.

Son premier retour en Egypte !

Je suis retourné en Egypte en 1985 quand le patron nous avait mis au chômage, j'ai trouvé que la situation était encore pire qu'avant mon départ. La crise s'est accentuée en Egypte et la situation de l'emploi s'est dégradée. Si on était bien en Egypte, je ne serai pas venu en France et la situation dans mon pays n'a cessé de devenir plus difficile. Depuis, à chaque retour je constate que les choses sont pire et comme je devais aider ma famille (frères et sœurs) je ne pensais pas à moi et je ne faisais rien pour moi.

Durant plusieurs années, 1983 à 1989, je vivais avec des ouvriers tunisiens, algériens, marocains et égyptiens dont le seul souci était de travailler, économiser de l'argent pour rentrer un jour au pays et « faire un projet » comme ils disent.

Etant donné que je sais lire et écrire en Arabe, je leur écrivais leur courrier pour la famille. Je faisais aussi comme eux et j'ai sacrifié une longue période de ma vie pour aider ma famille en Egypte.

Cette manière de voir ne me convenait pas, je ne me voyais pas faire comme, vivre comme eux économiser sur tout pour ramasser de l'argent et courir derrière l'argent, ce n'est pas une vie et je le leur disais.

Mariage tardif et vie familiale difficile !

Je me suis marié en 1998 en Egypte, je sais que c'est un mariage tardif. J'avais pris des vacances cette année là et je me suis marié, je suis revenu un mois après le mariage. Au retour des vacances, je suis tombé malade, j'avais mal à l'œil et c'est le médecin du travail qui a détecté le problème et j'ai dû me faire opérer de l'œil.

C'est à l'occasion de l'opération qui était lourde, que l'hôpital a fait le nécessaire pour que mon épouse puisse venir m'aider le temps de l'opération.

On m'avait dit que j'avais de la tension dans l'œil et qu'il fallait l'enlever sinon il y avait risque qu'il implose et que c'était très dangereux. Etant donné que j'étais seul ici, les autorités médicales ont préféré que mon épouse soit avec moi et qu'elle signe des documents. En fait je pense qu'il y avait des risques sérieux, mon épouse est restée avec moi à l'hôpital durant deux mois. Depuis cette opération je ne vois que d'un œil et l'autre est en verre que je dois changer régulièrement.

Dans le même temps, ma situation devenait délicate au travail et en juin 1999 j'ai reçu, avec deux autres employés un avertissement puis des sanctions et des menaces de licenciement.

La société a par ailleurs été rachetée et une partie du personnel n'a pas été reprise et j'ai été licencié fin juin 1999. Mon état de santé s'était détérioré et je ne pouvais plus faire le même travail.

Des années de précarité administrative !

Mon épouse est restée durant des années sous régime provisoire d'autorisations de séjour de quelques mois.

Nous avons fait des demandes qui ont échoué dans un premier temps, on a fait des recours et nous avons eu le soutien de l'ATF. Ce n'est qu'au bout de quelques années de démarche que m'on épouse a obtenu un titre vie privée et familiale.

Elle a actuellement un titre de séjour. Nous avons aussi trois enfants nées ici. Ils sont encore petits et demandent beaucoup de soins. L'un d'eux est atteint d'une maladie rare mais il est bien pris e charge.

Accident /Maladie et handicap

En 2002, les médecins ont découvert que j'avais de l'arthrose au genou droit, j'ai dû, là aussi, me faire opérer. Depuis je vis avec des agrafes au genou et un œil en verre.

J'ai obtenu un taux d'incapacité permanente de travail de 65% mais comme je ne peux plus travailler, j'ai obtenu l'AAH.

Auparavant, j'avais eu un accident de travail qui n'a jamais été considéré comme tel et n'a donné lieu à aucune pension.

Depuis les opérations, je me sens complètement bouleversé et ma vie a été bouleversée. Mes conditions de vie et de logement sont difficiles et ma situation matérielle ne me permet pas d'avoir un logement plus adapté à ma famille. Je suis inscrit comme demandeur de logement depuis près de vingt ans et mon tour n'est pas encore arrivé.

Quand j'y pense, je me dis que j'ai bien fait de venir en France malgré tout.

Le mode de vie ici est différent et les valeurs aussi, là-bas en Egypte, la seule valeur qui compte c'est l'argent, celui qui a de l'argent, a la force et le pouvoir alors qu'en France, vous sentez que vous êtes un être humain avec des droits et même quand votre situation est modeste, vous comptez et on vous donne de l'importance.

Un retour en Egypte qui reste hypothétique!

Pour l'instant, je cherche à trouver un logement décent et du travail pour ma femme car avec ma pension de retraite, on n'y arrivera pas et nos enfants sont encore petits, le plus âgé a cinq ans et j'ai entendu dire que je ne pourrai pas toucher l'équivalent des avantages que mes enfants ont en étant en France.

J'ai entendu dire que je n'aurais pas la totalité de ma pension si je partais en Egypte car ma retraite de bases est modeste et que de toutes façons il n'y a pas d'accord entre la France et l'Egypte pour qu'on puisse toucher la retraite là-bas. De plus mes enfants sont encore petits et ont besoin d'être aidés et en Egypte, ils n'auront rien.

Si ma famille pouvait avoir, en Egypte les mêmes droits qu'en France, peut-être car au moins je serai enterré là-bas mais comme ce n'est pas le cas, je reste ici et je continue à sacrifier ici pour mes enfants.

Monsieur ARFAOUI

Né le 23 juin 1938

Tunisien, demeurant à Sarcelles

Arrivé en France fin 1969

Monsieur ARFAOUI fréquente l'Espace FARABI depuis son ouverture

Comment l'idée de venir en France lui est-elle venue? Etait-ce par choix ou par nécessité ?

Avant de venir en France, je travaillais en Tunisie, dans la restauration. J'avais des copains qui étaient en France et je suis venu voir comment c'était en France presque par curiosité et un peu pour essayer si je trouvais mieux.

Je suis arrivé comme touriste fin 1969 par bateau à Marseille en fin de journée, j'ai dormi à l'hôtel et le lendemain j'ai pris le train ; je suis arrivé à Paris Gare de Lyon.

J'avais une connaissance qui travaillait à Montmartre, je suis allé le voir, j'ai habité avec lui et j'ai travaillé dans le même restaurant que lui pendant trois ans.

En 1971, j'ai obtenu un contrat de travail et je suis rentré en Tunisie pour régulariser la situation (visite médicale et un petit stage de trois jours dans lequel on nous disait surtout qu'il fallait donner bonne impression et une bonne image de la Tunisie. Je connaissais déjà la France et le stage ne m'a rien appris. Je me souviens seulement qu'on nous disait qu'il fallait être exemplaire pour la bonne image du pays.

Sur ses souvenirs de cette première période !

J'ai perdu un frère dans un accident de circulation, cela m'a beaucoup affecté. En 1972, j'ai changé de travail et je suis entré à la cantine du Ministère des finances le 2 octobre 1972 où je suis resté jusqu'en juin 2003. J'ai d'abord travaillé à Palais Royal puis à Bercy.

Sur sa vie familiale !

Après avoir eu mes papiers en 1971, je suis toujours rentré aussi souvent que possible ; au moins une fois tous les deux trois ans.

Jusqu'en 1980, j'ai aidé ma famille mes demi-frères et sœurs, ma mère était décédée et mon père s'était remarié (j'ai trois demi-frères et deux demi-sœurs

Je ne me suis marié que tardivement en 1980.

Avant de me marier, je m'étais renseigné et j'ai fait une demande de regroupement familial. C'était plus facile à l'époque et comme j'avais obtenu un logement dans le 15^{ème} (1%) et j'avais un travail stable, j'ai obtenu facilement le regroupement familial et ma femme est venue avec moi dès le mariage. Depuis nous avons eu des enfants qui sont grands maintenant, le premier travaille et les autres sont encore scolarisés.

Sur un éventuel projet de retour en Tunisie

Je n'ai pas de projet de retour définitif en Tunisie, j'ai fait des travaux dans la maison familiale et construit une maison mais c'est pour les vacances, mes enfants sont nés ici ont grandi ici et sont français, nous restons donc en France. En fait je pense que je me suis habitué ici et je ne pourrai pas rester longtemps ailleurs, même en Tunisie. Tout est différent et si j'étais obligé de rester vivre en Tunisie, je ne sais pas si je pourrai.

Sur l'évolution de la France !

Je suis arrivé en France deux ou trois mois avant la mort de DEGAULLE actuellement c'est le sixième Président.

Le pays a beaucoup changé et la situation est moins bonne aujourd'hui; il y a moins de travail, il y a la crise et les gens vivent moins bien. Avant c'était mieux. Malgré les changements de président en France, je pense que c'est toujours la même politique qui est suivie et à part quelques petits détails, il n'y a pas de grandes différences.

C'est vrai qu'à l'époque de Mitterrand on a eu des radios pour nous les arabes comme Radio Orient ou Radio soleil, mais pour les immigrés c'est plus dur maintenant.

Sur le bilan qu'il peut tirer de sa venue en France !

De là où je suis parti, je pense avoir réussi ma vie et je suis un immigré heureux en France.

Monsieur AMOR

Tunisien né le 5 janvier 1947 dans le sud tunisien

Domicilié à Paris

En France depuis 1971

Marié et père de 4 enfants deux garçons et deux filles dont une suivie depuis l'âge de 15 ans pour des soins médicaux impossibles en Tunisie.

Monsieur **AMOR** est en contact avec l'ATF depuis deux ans.

Il était venu à la permanence juridique orienté par un travailleur social d'un foyer de travailleur migrant où il a des amis. Depuis, il a commencé à fréquenter Farabi et a participé à quelques activités notamment les ateliers des savoirs.

Comment l'idée de partir de Tunisie lui était venue et pourquoi avoir choisi la France.

Quand j'étais à l'école, je ne pensais pas venir en France, j'ai fait des études et j'ai obtenu un diplôme d'agent technique d'agriculture, j'ai passé un concours pour entrer à l'école de Sidi-Thabet pour préparer le diplôme d'ingénieur mais je ne l'ai pas réussi.

Je suis parti quand même dans le nord du pays et j'ai eu un contact pour l'école de pêche à Kélibia et j'ai passé un concours pour y entrer mais au bout d'un an, l'école a été réformée et j'ai dû arrêter après le diplôme de mécanicien de pêche côtière, j'ai donc travaillé comme technicien sur un bateau de pêche maritime.

Cependant au bout d'un an j'avais envie de changer et comme j'avais de la famille en France, j'ai obtenu un visa de trois mois et suis venu une première fois en 1971.

Premières impressions de France.

Tout était différent, même si je venais de la ville, l'ambiance était très différente et tout me surprenait. L'aéroport, la ville les rues et surtout les gens.

Je venais chez un oncle qui travaillait à l'époque comme marbrier et j'étais un peu privilégié, je n'avais pas de problème de logement ou de repère et en plus je comme j'ai été scolarisé, je parlais un peu le français et je comprenais tout.

Il y avait cependant beaucoup de racisme à Nice dans le regard

des gens et des cafés étaient interdits de fait aux arabes: on refusait de nous servir et il y avait bien deux mondes parallèles.

Comment il avait obtenu un titre de séjour.

En fait en 1971, je ne suis pas parti à la fin de mon visa, je suis resté, il n'y avait pas autant de contrôle que maintenant. J'ai cherché du travail et j'ai travaillé avec un patron italien qui au bout de quelques mois m'a fait un contrat de travail. A l'époque, l'office national de l'immigration avait des antennes en Tunisie et les patrons français avaient besoin de main d'œuvre. Mon patron a fait le nécessaire et j'ai été convoqué en Tunisie pour les formalités, je me souviens que j'ai payé 120 francs d'amende au départ de France car j'avais dépassé mon délai de visa.

C'était en 1973, je me souviens qu'en Tunisie on avait passé la visite médicale et on a eu trois jours de formation dans un centre à Tunis on était nombreux, tous avec des contrats, et on nous donnait des informations sur la sécurité sur nos droits et sur les règles à suivre mais pour la plupart on attendait de partir et ces trois jours de formation étaient une formalité à accomplir.

Je suis donc revenu en France en 1973 avec un groupe de plus de 100 personnes tous en règle pour travailler. J'étais déjà marié avec ma cousine et je l'ai laissée au pays avec mes parents.

Je suis revenu à Nice, j'avais trouvé grâce à ma formation de technicien un travail à la SNCF mais il fallait être français et mon oncle n'était pas d'accord pour que je devienne français. Je ne sais pas si la nationalité était possible car je ne l'avais même pas fait la demandée. Ma vie aurait peut-être changé ! En tous cas et j'ai appris avec mon oncle le métier de ponceur de marbre et travaillé comme ponceur de marbre pendant deux ans avant de partir à Paris.

Travailler dur pour un projet au pays

En 1975 j'ai voulu changer d'air et je suis donc arrivé à Paris. Mon souci premier était de trouver du travail.

A l'époque je pensais ramasser de l'argent pour « faire un projet » au pays et repartir. J'ai travaillé et j'ai fait beaucoup de métiers ; j'ai même travaillé en téléphonie.

Une réalisation longtemps repoussée !

Avec le temps, je me suis aperçu qu'avoir son propre « projet » au pays et retourner y vivre, n'était pas facile, car j'avais ma famille à aider ; des enfants scolarisés et des parents que je devais aider. J'ai dû ajourner à chaque fois mon projet à plus tard.

Il n'y a quelques années que j'ai acheté des terres et planté des palmiers dattiers mais cela demande beaucoup de soins, de la présence et du travail et mon fils aîné qui vit au pays ne veut pas s'en occuper, il préfère, comme beaucoup de jeunes être fonctionnaire.

Une famille restée au pays

Faire venir ma famille en France est une question que je ne me suis jamais posé, ma femme est ma cousine elle s'occupe de mes parents qui seraient restés seuls si l'j'avais fait venir en France. En plus mon objectif était toujours de travailler pour gagner assez d'argent et rentrer définitivement m'installer en Tunisie.

Une retraite repoussée à 65 ans !

C'est vrai, que je vais avoir 62 ans mais je n'ai pas assez cotisé et je n'ai pas les trimestres nécessaires ; j'ai commencé à travailler tard. Je n'ai pas eu de parents qui savent, je n'ai pas été bien orienté et c'est pour cela que je suis encore en France. Une fois que j'aurais ma retraite, je partirai en Tunisie.

Sur le retour définitif !

J'ai des amis qui habitent dans des foyers, je vais les voir souvent et je rencontre des personnes de plus de 65 ans qui y vivent encore. Certains sont là pour des soins, d'autres disent qu'ils ne s'entendent plus avec leurs enfants au pays d'autres encore n'arrivent plus à vivre longtemps dans leurs familles. Cela me fait de la peine et les conditions de logement dans les foyers ne sont pas bonnes. Les gérants essaient d'améliorer mais les résidents ne sont pas toujours très coopératifs.

Une vie familiale difficile quand on est loin !

En principe, je rentre tous les ans et je reste deux mois à chaque que je peux et mes liens avec ma famille sont normaux.

Mais beaucoup n'ont pas cette chance et j'en connais qui ont fini par décrocher.

Je comprends que certains perdent leur rôle de chef de famille car ce n'est pas facile de diriger de loin et il faut surtout faire face et répondre aux besoins de sa famille.

C'est très difficile d'être loin de sa famille pour moi c'est un sacrifice que j'ai fait et j'ai beaucoup souffert mais c'est un sacrifice nécessaire pour le bien être de ma famille.

Pour ma part, je veux rester en France pour me soigner, je veux rester résident, ici on a plus de droits le pays est plus développé et on a plus de liberté de faire ce qu'on veut.

La vie ici est plus calme et les conditions de vie sont meilleures et même après la retraite je veux pouvoir venir aussi souvent que possible.

Un sacrifice nécessaire !

Pour moi c'était très difficile de vivre loin de ma famille et de mes parents mais je pense que j'ai aidé ma famille et fait le nécessaire pour que mes enfants aient plus de chance de réussir.

Si j'avais plus de moyens, je ne serai pas venu. Les gens de ma génération qui se sont bien sorti sont les fonctionnaires qui avaient un petit plus à coté (agriculture, petits commerces.)

Monsieur BEN YEDDER

Tunisien, 63 ans , domicilié à Paris 9^{ème}

**3 enfants deux garçons et une fille tous encore scolarisés
(21, 18 et 16 ans)**

Monsieur Moktar est un des habitués de l'espace FARABI. Il connaissait l'association ATF depuis quelques années mais ne fréquentait pas les activités. Depuis l'ouverture de l'Espace FARABI, il a souvent été présent et a participé aux diverses activités et aux ateliers de la citoyenneté.

L'idée de venir en France était presque naturelle !

Je suis venu en France en 1973, et presque naturellement. Avant mon départ, je travaillais pour une société qui faisait de la représentation en Tunisie (Import-export). J'ai eu des problèmes avec mon patron et j'ai décidé de partir et pour moi c'était évident que je devais aller en France car je travaillais avec une entreprise française et j'avais quelques connaissances à Paris.

Ce qui l'a le plus marqué à son arrivée en France !

Je suis arrivé à Marseille par bateau le 23 janvier 1973 et j'ai pris tout de suite le train pour Paris, j'ai voyagé de nuit. Je me souviens que ce qui m'avait le plus marqué, c'est que les immeubles étaient sombres presque noirs et sales alors qu'en Tunisie c'était clair, il y avait beaucoup de lumière et les maisons étaient blanches. J'ai pris un taxi et je me suis rendu à Saint-Denis où j'avais des amis qui m'attendaient.

J'ai habité avec des tunisiens travailleurs, tous célibataires et j'ai rapidement trouvé du travail.

J'ai travaillé avec plusieurs employeurs et dans différents domaines et j'ai eu de la chance car en 1973, il y a eu une régularisation des gens comme moi sur présentation d'un contrat de travail et j'ai obtenu des papiers. J'ai travaillé trois ans et je suis rentré en Tunisie en 1976.

Une impression amusante au premier retour en Tunisie!

Je me souviens qu'à mon arrivée à l'aéroport de Tunis, j'étais étonné de voir que les tunisiens étaient très bronzés voire noirs.

Je m'en souviens parce que ça m'avait fait bizarre. Moi qui suis tunisien, trouver les gens très basanés?

Depuis ce premier retour, je suis régulièrement rentré en Tunisie tous les ans au moins une fois.

Un parcours professionnel et des conditions de vie de travailleur immigré !

J'ai fait plusieurs métiers en France: j'ai été tour à tour mécanicien, réparation de cardans de voitures, peintre en bâtiments, j'ai travaillé dans une entreprise qui fabriquait des rubans adhésifs, j'ai travaillé chez Carrefour ou j'ai eu un chef qui voulait me confier des responsabilités mais mon niveau en Français (écrit) ne m'a pas permis d'avoir le statut qui correspond au travail que je faisais.

En 1975-1976, j'ai déménagé et j'ai habité seul dans une chambre de bonne à la porte d'Asnières.

Mon rythme était le suivant: travail, retour, repas, sommeil et le lendemain cela recommençait.

J'ai passé plusieurs années à ce rythme là. J'envoyais presque la moitié de mon salaire à ma famille (mes deux parents et mes frères et sœurs y vivent)

Le dimanche je voyais des fois des amis ou des connaissances, je sortais peu et je suis d'une nature un peu sauvage (quand il y a beaucoup de gens autour de moi, je n'aime pas).

Sur sa vie familiale

En 1987, je suis rentré en Tunisie pour me marier je suis resté un mois, puis mon épouse est venue en France, est restée trois mois puis elle est repartie. A cette époque, je suis sorti en chômage et ça a duré presque deux ans. Ma femme voulait rester en France mais je ne voulais pas.

En fait j'avais plusieurs raisons :

- J'avais un petit appartement que j'avais acheté et il était petit pour y vivre avec femme et des enfants
- Je voyais certains des gens que je connaissais et qui ont fait venir leurs familles qui peinaient à partir en vacances, tellement une famille coûtait cher et leur salaires insuffisants

Je me suis marié tard et je me disais qu'il ne me restait que vingt ans à vivre en France et que je partirais après. Je me suis dit aussi que si mes enfants naissaient en France, ils faudrait qu'ils y grandissent, que ce serait normal que leur mère voudrait rester avec eux. Je voyais comment cela se passait pour d'autres familles.

Je savais pourtant au fond moi que je ne pourrais plus retourner travailler en Tunisie et à mon avis, quelqu'un qui est venu en Franc, y a vécu trois années de suite et travaillé, même sans papiers, ne peut pas retourner facilement au pays pour y vivre. C'est tellement différent, les conditions de travail, les relations humaines et tout change même en si peu de temps. Je pense que si on s'habitue ici on ne peut plus vivre là-bas sauf si on y est obligé.

Je pense, après coup, que je voulais m'obliger à garder en perspective le retour définitif même après la retraite.

Ses relations avec ses amis

Avant, on était un groupe d'amis et, on se voyait souvent. Progressivement, ce groupe s'est disloqué et aujourd'hui, même ceux qui vivent en Tunisie ne se voient plus.

Ici, je ne me suis pas vraiment fait d'amis à, part un qui est comme moi. Les autres sont des connaissances avec lesquels je partage certaines choses. Ce n'est que depuis un an ou deux que j'arrive à supporter d'être avec un groupe et de faire des choses en groupe comme à l'Espace Farabi

Ses relations avec la famille

Pour ce qui est des enfants, j'ai la chance car ma femme et mes enfants habitent avec mes parents et quand ils étaient petits, d'abord je rentrais au moins une fois par an sinon deux, je devais faire des économies mais cela valait le coup.

•Après, il y a eu le téléphone qui me permettait de les suivre au plus près mais en vérité c'était quand même dur d'être seul alors que la famille est loin.

Ses perspectives après la retraite s ?

Quand j'aurai ma retraite, je verrai comment mes soins seront pris en charge, (je suis diabétique et j'ai besoin d'un suivi régulier). Si j'ai la même prise en charge avec les mêmes soins, je pense que je retournerai vivre au pays mais je ne sais pas comment cela se passera.

Après tant d'années passées en France, quel bilan !

Je n'ai pas de regret d'être venu. Des fois je me dis que si j'étais resté en Tunisie j'aurais eu une vue meilleure mais ici je suis plus tranquille. Ici tu peux dire ce que tu veux, faire ce que tu veux et personne ne t'embête. Dans nos pays c'est différent on parle moins et on se méfie, il y a moins d'espace et les gens se surveillent et sont envieux.

Sur l'évolution de la France?

J'ai connu cinq présidents en France: Pompidou, Giscard, Mitterrand, Chirac et le président actuel mais je crois que c'est la même politique qui est suivie. Ils sont pareils même si apparemment ils sont différents. Pour moi cela n'a pas bouleversé ma vie.

Sur les discriminations et le racisme !

Je ne me souviens pas avoir été victime de racisme et je pense, entre-nous, qu'il y a plus de racisme entre les arabes et les noirs, les arabes entre eux et les noirs entre eux qu'entre français et immigrés. C'est mon point de vue.

Un message particulier à transmettre ?

Je pense qu'il est très important de connaître ses droits. Si tu ne connais pas tes droits, les administrations ne te facilitent pas les choses cela m'est arrivé.

C'est pour cela que je trouve très bien ce qu'on fait à Farabi avec les ateliers. Maintenant je ne connais pas tout mais je me renseigne mieux. Je crois que c'est très utile pour nous tous.

Monsieur BEN SLIMANE

Nationalité tunisienne

Né en 1945

En France depuis 1968

Demeurant Paris 10^{ème} depuis 1976

Monsieur BEN SLIMANE connaît l'ATF depuis quelques années. Il a d'abord fréquenté les permanences juridiques puis « l'Espace Farabi » depuis son ouverture.

Etant un des plus anciens et des plus actifs du quartier, il a été collaboré avec l'ATF comme animateur de « l'Espace Farabi » et participé aux ateliers de la citoyenneté.

Il a accepté de témoigner sur son parcours pour la mémoire.

Comment il a eu l'idée de venir en France ?

Avant de venir en France, je travaillais à l'hôtel, un jour j'ai embarqué, dans le cadre de mon travail, sur un bateau qui faisait une croisière. Ce bateau a fait escale à Cannes, j'ai été faire un tour en ville et je devais repartir mais j'étais jeune, ça m'a plu et je suis resté.

C'était en 1968 mais j'étais déjà venu avant pour trois mois, mon frère travaillait à Nantes.

Mais quand je suis resté à Canne, je suis parti pour Marseille, j'y suis resté quelques mois, j'ai travaillé un peu dans un restaurant comme plongeur puis je suis monté à Paris.

Ce qui l'a le plus marqué à son arrivée à Marseille

A mon arrivée à Marseille, c'était pour moi la belle vie, j'étais célibataire et c'était la liberté on pouvait boire de l'alcool autant qu'on ne voulait pas comme en Tunisie. Ce n'était pas interdit !

Je suis monté vers Paris en 1969 et j'ai travaillé quelques mois puis je suis parti à Nantes où j'avais mon frère. C'est là-bas que j'ai obtenu mes papier.

Comment il a obtenu un titre de séjour ?

J'ai obtenu une carte de séjour en 1970/1971, grâce à un contrat de travail. Je n'ai même pas eu à retourner en Tunisie pour ça,

j'ai effectué ma visite médicale à Tours.

Après avoir eu mes papiers, je suis revenu à Paris. Avec les papiers, tout était plus facile et j'ai travaillé, beaucoup travaillé et j'ai eu plusieurs métiers, J'ai d'abord travaillé comme magasinier puis pour une boîte d'ascenseur pendant 9 ans, puis dans le bâtiment à plusieurs postes et surtout comme peintre.

Sur ses conditions de vie à Paris :

Au début, j'ai habité à l'hôtel, c'était je m'en souviens à la station de métro Arts et Métiers, on payait à la semaine ou tous les dix jours. C'était 100 francs la semaine. On pouvait faire la cuisine dans sa chambre et on avait des douches, c'était abordable. J'habitais avec un tunisien célibataire comme moi L'hôtel n'existe plus et je me rappelle plus de son nom.

Sur ses conditions de travail à son premier poste ?

A la société INTES, je suis resté quatre ans et demi, j'étais magasinier et la société faisait dans le matériel hi-fi et on n'était pas nombreux. On était deux magasiniers plus un chef. On gagnait à l'époque 2300/2400 francs par mois et au bout de quatre ans et demi, j'ai démissionné j'en avais assez de ce travail.

Son premier retour en Tunisie :

Je suis rentré en 1973, j'ai passé un mois de vacances avec les copains, je suis revenu pour une année et je suis reparti en Tunisie pour me marier en 1974. Cinq semaines après mon mariage, je suis revenu et ma femme m'a rejoint quelques temps après.

A l'époque, il n'y avait pas de regroupement familial comme maintenant, j'ai envoyé un billet pour ma femme, elle est arrivée en France, j'habitais Sarcelle, nous avons été au commissariat de police, j'ai présenté mes papiers, mes bulletins de salaire et ma femme a eu un premier récépissé puis quelques temps après, elle a passé une visite médicale à Vaugirard j'ai payé peut être 300 francs et elle a eu sa première carte de séjour d'un an puis après une carte de 3 ans je crois

En 1976 je suis arrivé à Paris, j'ai loué un appartement Boulevard Magenta dans le 10^{ème} dans lequel je suis toujours à la même adresse.

Sur sa vie familiale et sers retours au pays pour les vacances

•Ma femme est toujours rentrée rentre tous les ans mais moi, j'ai eu un problème avec la famille et je suis resté dix ans sans rentrer en Tunisie de 1991 à 2001.

Ses impressions après dix ans d'absence de Tunisie !

A mon retour en 2001, j'ai trouvé un grand changement : sur la plupart de la bande de copains qu'on était, seulement deux sont restés bon vivants. Les autres se sont tous mis à prier et sont devenus de bons pratiquants.

Ma femme rentrait régulièrement et les enfants sont rentrés pour être scolarisées en Tunisie. C'est une idée de ma femme qui a pensé qu'il fallait rentrer s'installer en Tunisie parce que nous n'avons que des filles mais moi je n'ai pas accepté, alors on a trouvé cette solution qui n'est pas vraiment idéale.

C'est très difficile de vivre comme ça mais on n'a pas le choix je travaillais dur et j'envoie régulièrement de l'argent à la famille en Tunisie. Tous les mois, j'envoyais au moins la moitié de mon salaire.

Sur ses perspectives après la retraite !

Normalement en mai 2010 j'aurai 65 ans et je serai à la retraite, mon programme c'est de partager mon temps entre la France et la Tunisie. Je ne me vois pas rester là-bas tout le temps. Je dois revenir changer d'air au bout de deux ou trois mois maximum.

Ce qu'il pense de ceux qui disent qu'ils vont rentrer et rester définitivement au pays après la retraite.

A mon avis c'est difficile, en tous cas moi j'ai pris des habitudes ici et je ne peux plus m'entendre avec les gens là-bas. Ils sont tous tordus et ils ne respectent rien. Ici quand vous entrez dans une boulangerie ou au tabac, vous faites la queue et c'est normal.

Là-bas des fois vous faites la queue et il y en a un qui vient bousculer tout le monde et passer devant sans rien respecter, ni personne. Je ne vais pas passer mon temps à me battre pour des choses comme ça ; je préfère ici au moins je suis tranquille.

Sur les changements observés en France !

La France est moins bien qu'avant, maintenant il y a beaucoup de nouveaux immigrés, des égyptiens et des roumains qui travaillent avec de très bas salaires et les patrons en profitent et nous n'avons plus de travail.

Pour ce qui est des Présidents, j'ai connu De gaulle, Pompidou, Giscard, Mitterrand, Chirac et l'actuel Président mais pour moi c'est pareil, ça ne change pas grand chose. C'est vrai que maintenant il ya des radios en arabe c'est bien mais ça fait longtemps déjà et on s'est habitué. On finit par penser que c'est depuis bien longtemps.

Sur les allers-retours qu'il envisage de faire, une fois à la retraite !

Tant que la santé me le permettra, je ferais comme j'ai dit : un peu en France, un peu en Tunisie et si un jour je devenais invalide et dépendant, je demanderai à percevoir ma pension au pays et je resterai là-bas.

Ce qu'il pense de certains, qui sont en France depuis longtemps et qui, même fatigués et malades, ne pensent pas rentrer dans leurs pays !

Ce pays a « mangé » beaucoup d'immigrés de la première génération, ceux qui sont arrivés dans les années 50/60, ils préférèrent rester ici même avec d'ers petites retraites alors qu'ils pourraient mieux vivre dans leurs pays, surtout maintenant avec le change.

La plupart du temps, ils sont seuls et ont rompu avec leurs familles. Pour moi, je pense qu'ils devraient se marier ici avec des personnes de leur âge d'autant qu'il y a aussi des femmes seules qui n'ont même pas de retraite. Ce serait utile aux deux.

Sur le bilan provisoire qu'il peut tirer de son parcours.

Ici c'est cent fois mieux car au pays, mis à part les fonctionnaires et les quelques grandes entreprises nationales, ceux qui sont restés au pays n'ont rien et n'auront pas grand-chose pour leurs vieux jours.

Dans vos différents emplois en France, avez vous eu un jour affaire avec des syndicalistes ou des délégués de personnel ?

Non, j'ai toujours travaillé dans des petites entreprises et je n'ai jamais eu de syndicat ni de délégué.

J'ai appris dans les ateliers de savoirs qu'il y avait des délégués à partir de 10 salariés et moi j'ai toujours travaillé dans des petites unités. Je n'ai donc pas eu de délégué ni de syndicaliste dans ma carrière.

Monsieur BOUNEDJAR

Né le 27 /01 1936

Divorcé sans enfants

En France depuis 1955

Domicilié à Paris 10^{ème} Résidence la Grange Aux Belles

Monsieur BOUNEDJAR est suivi par l'ATF depuis quelques années à la demande des services de CAS Paris 10^{ème}. Il avait été victime d'un accident de la circulation qui a considérablement réduit sa mobilité. Il vit seul depuis de nombreuses années. Sa maîtrise du français étant relative, l'accompagnement que l'ATF lui propose est global.

Comment il est venu en France ? Quand, et pourquoi ?

Je suis arrivé en France à l'âge de 19 ans, le 22 août 1955 à 14h00 de l'après-midi.

je suis venu chez des cousins qui étaient du côté de Clermont-Ferrand. Je suis arrivé à Marseille et j'ai pris directement le train pour aller chez des gens de la famille qui habitaient à coté de Clermont-Ferrand.

Je ne suis même pas resté une semaine et je me suis mis à travailler dans la fonderie et après j'ai changé beaucoup de travail, j'ai travaillé dans l'imprimerie, dans les restaurants partout.

Ses conditions de travail et de vie à Clermont-Ferrand

A Clermont-Ferrand, le Patron nous a donné des logements dans le village on était nombreux et chacun avait une pièce. On ne payait pas de loyer. Au travail, on faisait fondre l'acier puis on le démoulait, il faisait trop chaud, c'était la mort après j'ai changé de travail. J'ai travaillé dans les quinze ans et après j'ai changé j'ai travaillé dans l'imprimerie après dans d'autres métiers et on m'a donné la retraite à 58 ans.

Son premier retour en Algérie

Je suis retourné une fois, une seule fois en 1963/64.

J'ai été marié avec une cousine qui habitait en France mais j'ai rapidement divorcé.

Avant de repartir en Algérie, comme il y a eu l'indépendance, j'ai demandé au consulat à changer ma carte d'identité française en une carte algérienne.

Certains avaient demandé à rester français mais moi je ne voulais pas. C'était le seul voyage en Algérie, depuis je n'y suis jamais retourné.

Sur ses conditions de vie et de travail !

A la fonderie, j'étais directement devant le fourneau, on faisait chauffer l'acier, il coulait et on le mettait dans des moules et après on le démoulait. C'était très dur. On faisait trois équipes, les trois 8 et on changeait de planning chaque semaine ; des fois le matin d'autres fois le soir. C'était la vie d'ouvrier.

Il y avait de toutes les nationalités, des algériens des marocains mais il n'y avait pas de tunisiens.

On était logés par le patron et on ne payait pas de loyer.

C'était des petites maisons dans le village et chacun avait une pièce pour lui. On pouvait y faire à manger mais il y avait aussi une cantine, moi je faisais ma cuisine. A l'époque c'était bien mais maintenant c'est fini.

Nous étions tous célibataires et il n'y avait pas de familles. Nous à la fonderie on gagnait un peu mieux qu'en bâtiment.

A cette époque là le Patron, on ne le voyait jamais, on voyait les chefs et je ne me souviens pas avoir vu de syndicats. En tous cas, moi, ils ne sont jamais venus me voir.

Après la Fonderie, j'ai travaillé dans une imprimerie, toujours à Clermont-Ferrand, j'étais receveur (je récupérais les journaux, livres.. à la sortie de la presse te je les rangeais. J'ai travaillé pendant cinq ans.

Sur la période guerre de libération !

Avant l'indépendance, pendant la guerre c'était la misère et on devait participer et aider le FLN je donnais un peu, c'était un devoir pour tous les algériens.

Sur sa vie en région parisienne !

Je suis arrivé à Paris en 1974/1975. j'ai habité d'abord le 20^{ème}

arrondissement exactement au 48, boulevard Ménilmontant, puis j'ai déménagé dans le 10^{ème} au 47, rue du Faubourg Saint Martin. Mais avant de venir à Paris, j'ai travaillé à Saint-Etienne dans un atelier de fabrication de vélos j'y suis resté 4 ans.

Ses loisirs,

Comme je ne m'étais pas remarié, je n'avais pas de charge de famille, alors j'avais la belle vie. Je prenais mes vacances et je partais à Marseille, à la cote d'azur et je dépensais beaucoup d'argent. J'ai bien vécu et je ne regrette pas.

Depuis la retraite ?

Ca fait presque quatorze ans que je suis à la retraite, je suis parti à 59 ans car j'avais été déclaré invalide, je ne suis pas resté longtemps en invalidité. Je suis resté 6 mois en maladie après on m'a mis en invalidité pendant trois mois puis à la retraite.

J'ai eu un premier accident au travail mais ça n'a pas été compté comme accident de travail et en 1999 j'ai eu un deuxième accident dans la rue qui m'a beaucoup diminué.

Je ne peux plus marcher. Heureusement que je suis en résidence et que Noureddine (animateur de l'ATF) et les gens de la Mairie s'occupent bien de moi.

Ses liens avec la famille et les amis d'enfance !

Avec ma famille, je n'ai plus de contact, certains de mes amis d'enfance sont morts à la guerre et les autres je n'ai plus de nouvelles.

Certains qui sont en France viennent me voir de temps en temps mais je ne partage rien avec eux surtout maintenant.

Une partie de ma famille est en Algérie, mais je ne les vois plus, car je ne suis pas rentré depuis longtemps. Ils sont venus une fois, ils voulaient me ramener en Algérie mais moi je préfère rester ici.

Ses conditions de vie à la résidence sociale et ses liens avec les autres résidents

A la résidence, c'est comme il faut mais j'habite à coté de l'école et des fois il y a beaucoup de bruit.

Il ya des terrains de sport toujours occupés par des jeunes et quand on ouvre la fenêtre c'est insupportable. C'est fatiguant et énervant.

Avec les autres résidents, j'ai très peu de relations ; je ne m'entends pas avec eux et je ne cherche pas à avoir de contact.

• Ses impressions sur l'évolution en France

La France, ce n'est plus comme avant, maintenant c'est la crise et si tu as de l'argent et tu es vieux tu peux te faire agresser. Je n'ai jamais été victime de racisme et ceux qui parlent de ça sont des menteurs mais maintenant j'ai peur de me faire agresser pour l'argent.

Quand j'étais plus jeune et valide, j'allais écouter la musique mais j'allais à Montparnasse et à Saint-Germain-de-près. Je n'allais pas à Barbes pour écouter la musique, moi j'allais au théâtre des français. J'aimais la musique Kabyle et pas la musique orientale. Jusqu'à maintenant j'ai des cassettes dans mon appartement que je fais passer. J'aime aussi écouter de temps en temps la musique occidentale.

Son point de vue sur la politique

Je ne m'intéresse pas à politique mais je trouve que DEGAULLE était bien car il a donné l'indépendance à l'Algérie. Pour les autres c'est la même politique.

Son bilan en fin de compte?

J'ai bien vécu et je ne regrette pas d'être parti d'Algérie et d'être venu en France.

Monsieur DJAAFAR
Nationalité algérienne
Né le 01/07/1945
En France depuis 1963
Domicilié Paris 9^{ème}

Monsieur DJAAFAR a été rencontré, en 2004 à la permanence juridique et sociale de l'ATF sur orientation de la Mairie du 9^{ème} arrondissement de Paris

A l'époque, il avait un problème de licenciement abusif et l'association l'a accompagné dans ses démarches.

Depuis l'ouverture de « l'Espace Farabi », Monsieur DJAAFAR fréquente les permanences d'accès aux droits et parfois le salon de thé. A notre demande, il a accepté de témoigner sur son parcours de migrant.

Comment il est venu en France, quand et pourquoi?

Je suis venu en France pour travailler et pour aider ma famille car dans mon pays l'Algérie, il n'y avait pas de travail pour moi. Je suis arrivé à l'âge de 16 ans à Marseille et je me suis rendu chez une famille que je connaissais qui était à côté de Saint-Etienne.

• Je suis arrivé exactement le 10 octobre 1963, vers 13h30 de l'après-midi, j'ai pris le train jusqu'à Lyon puis j'ai fais la correspondance pour aller jusqu'à Saint-Étienne. Arrivé à la Gare, j'ai pris un taxi et je me souviens que j'ai payé 5 francs. C'était beaucoup à cette époque là.

• Comme j'étais jeune, au début je n'arrivais pas à trouver du travail, ma famille cherchait du travail pour moi mais les patrons disaient que je devrais être à l'école et non pas à chercher du travail.

Petit à petit, j'ai connu quelqu'un qui travaillait dans le bâtiment qui m'a aidé et ou bout d'un moment j'ai trouvé du travail dans le bâtiment.

Ce qui l'a le plus marqué à son arrivée en France et dont il se souvient encore aujourd'hui ?

Je me rappelle de certaines choses mais maintenant ça a beaucoup changé. Déjà à l'époque j'ai trouvé que c'était très propre. Je me souviens que j'ai demandé mon chemin à une dame que je ne connaissais pas et elle a été gentille, m'a renseigné alors qu'elle ne me connaissait pas.

Je suis venu avec une carte d'identité française, je l'ai toujours avec moi. Après je l'ai changée en carte d'identité algérienne mais je l'ai toujours avec moi en souvenir.

Premier retour au pays

Je suis rentré en Algérie après un an et demi. A cette époque là je n'étais pas encore marié mes parents ont fait la fête quand je suis rentré. J'avais commencé à penser à construire une maison. Je n'avais même pas dix-huit ans mais si je suis venu en France, c'était pour aider ma famille, alors je voulais construire une maison pour mes parents et pour moi. Depuis cette date je me suis occupé de mes parents jusqu'à leur décès ma maman en 1989 et mon papa en 2001.

Je suis resté 5 ans à Saint-Etienne et j'ai travaillé toujours dans le bâtiment comme manœuvre. C'était très dur parce qu'avant, il n'y avait pas du matériel comme maintenant, je suis arrivé à Paris en 67/68.

Sur ses conditions de vie et de travail à Saint-Etienne,

A Saint-Etienne, j'habitais avec des copains. On était tous célibataires et le patron nous logeait dans des baraquements mais il y avait tout ce qu'il faut ; de l'eau, des toilettes et même des douches. On était deux par chambre et le patron qui nous logeait avait beaucoup d'autres entreprises. Il construisant des bâtiments publics..

J'habitais avec un copain du même village que moi qui s'appelait JILALI avec qui je m'entendais bien.

On sortait en ville à plusieurs et on allait nous promener de temps en temps avec d'autres copain. On était nombreux et on connaissait des gens des tunisiens, des marocains et beaucoup d'italiens.

On était tous frères et copains et tout se passait bien et même avec les habitants de la ville il n'y avait pas de racisme. Les stéphanois nous accueillait bien quand on sortait et on allait aux cafés ou nous promener.

Au bout d'un moment, j'ai voulu changer de ville et de travail et j'ai décidé de venir à Paris.

J'ai changé parce que je travaillais dur et que ça ne payait pas bien je voulais voir ailleurs. Je me rappelle qu'à l'époque je gagnais 420F par mois, le Patron faisait ce qu'il voulait. Là-bas il n'y avait pas la CGT et on n'avait pas de personnes pour nous défendre.

Sur sa vie familiale

Depuis mon premier retour en 1964/1965, je rentre en Algérie tous les ans. Je suis resté en France un an et demi et je suis rentré pour me marier. Je n'ai pas de frère, j'ai une sœur seulement. Je suis rentré j'avais emmené des cadeaux et j'ai épousé ma cousine. Mes parents étaient contents.

Après le mariage, je suis resté un mois et je suis revenu en France pour travailler. Je voulais faire venir ma femme en France mais elle ne voulait pas car elle voulait rester avec mes parents. Maintenant les enfants ont grandi. J'ai six enfants trois fils et trois filles et c'est trop tard pour faire venir ma famille.

C'est très difficile pour moi de vivre sans mes enfants, j'ai besoin de mes enfants et ils ont besoins de moi mais c'est la vie. Maintenant c'est un peu mieux car on peut téléphoner avec les portables et on peut suivre plus la famille là-bas.

Heureusement que mon père vivait quand les enfants étaient jeunes et qu'ils vivaient tous dans la même maison et qu'il a aidé dans l'éducation des enfants.

Depuis tout le temps j'économise, je ne sors pas beaucoup dans les magasins, je ne joue pas, je ne bois pas, mais je marche beaucoup dans la ville.

Mes enfants ont demandé à venir en France mais je n'ai pas voulu car je connais beaucoup de gens qui ont des problèmes avec leurs enfants en France et moi je ne veux pas en avoir.

Moi je n'ai jamais eu de problème jusqu'à maintenant. J'habite depuis des années à coté du commissariat de police et ils ne connaissent pas mon nom. Je n'ai jamais eu affaire à la police.

Sur sa vie depuis qu'il est à la retraite.

Je suis à la retraite depuis 2005, mais si je trouve un peu de travail que je peux faire en même temps que la retraite j'aimerais bien. J'ai demandé et obtenu un cumul retraite et activité salariée mais le patron n'a pas voulu prolonger le contrat. Je pourrai faire par exemple gardien ou aider des personnes âgées.

Je connais beaucoup de personnes qui sont reparties au pays après la retraite mais moi je n'ai pas envie. En fait, je ne m'entends pas avec les gens qui sont là-bas. J'ai presque grandi ici, je suis arrivé à 16 ans et je me suis beaucoup déplacé en France. Je connais toute la France et même l'Allemagne, la Suisse et la Belgique.

Moi je connais plus la France que l'Algérie, je ne connais rien de l'Algérie ni des algériens qui vivent là-bas. En réalité et pour dire la vérité, je n'ai jamais pensé que je repartirais vivre au pays.

Ici je suis tranquille et je finis par m'habituer à être seul.

Sur l'évolution de la France entre 1963 et aujourd'hui !

Avant, c'était plus calme et plus tranquille on pouvait se promener partout, à Barbès à Place Clichy par exemple sans crainte même tard la nuit. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Moi qui connais bien Paris, maintenant j'ai peur, je ne sors plus la nuit et en tous cas je rentre chez moi avant 22 heures.

Sur ses liens et ses amitiés !

Ici en France, je n'ai pas d'amis, au pays non plus d'ailleurs.

En fait, c'est difficile pour moi de retourner vivre en Algérie et c'est aussi difficile de rester en France car je suis seul mais je n'ai pas le choix, c'est ma destinée.

Aujourd'hui, j'ai plus de 64 ans et dans ma tête j'en ai 25, c'est ça qui me permet d'être toujours en forme car dans ma situation, si tu penses que tu es vieux, c'est fini pour toi.